

Heureuse et Reconnaisante



Je suis heureuse de publier aujourd'hui le bien que m'ont fait les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Depuis deux ans, je souffrais d'irrégularités, j'endurais d'atroces douleurs et certains symptômes augmentaient chaque jour ma faiblesse; je me sentais toujours lasse et abattue; j'avais des étourdissements et des bourdonnements dans les oreilles; j'étais pâle, maigre et je n'avais pas d'appétit; mon estomac était si délicat que je ne pouvais rien garder. Plusieurs de mes amis me recommandaient souvent et depuis longtemps de prendre des Pilules Rouges, je me décidai d'essayer ce remède. Mon seul regret aujourd'hui est de ne pas y avoir eu recours plus tôt, car, après l'emploi de six boîtes, je n'étais plus la même. Tout allait bien, je n'avais plus de douleurs, j'avais un bon appétit et j'étais grasse et colorée. Enfin, j'étais guérie et en parfaite santé, et j'ai toujours été depuis deux ans. Je dois cet heureux changement aux Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine et c'est pour moi un plaisir de le publier.

Mlle ALPHONSINE DROLET, 605 rue Amherst, Montréal.

Beau Mal, Faiblesse, Nervosité



J'étais malade depuis plusieurs années, ayant eu beaucoup de surmenage et de peine. Je souffrais du beau mal souvent et alors, à cause des douleurs que j'endurais, je devais me mettre au lit. J'étais très faible et très nerveuse et je ne pouvais pas prendre soin de mes enfants. Voyant que mon docteur ne pouvait me soulager et ayant essayé inutilement tant de remèdes, je me décidai, en lisant dans les journaux, la guérison d'une dame française qui avait eu la même maladie que moi, de suivre le traitement qui l'avait sauvée. Mon mari alla d'abord se renseigner auprès de cette dame et elle lui donna de si bonnes recommandations des Pilules Rouges que je ne tardai pas à les employer, après avoir vu les Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Je dus me soigner longtemps, j'étais si malade! Mais, aujourd'hui, je suis bien et mes nerfs sont forts. Quand je me sens fatiguée, je prends encore des Pilules Rouges. Je suis très contente de les avoir employées; c'est à ce bon remède que je dois ma guérison.

Madame CLEOPHAS VIAU, 159 rue Delisle, Montréal.

Mauvaise Digestion et Maladie de Peau



J'ai obtenu trop de bien des Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine pour que je passe cela sous silence. Depuis 10 ans j'étais torturée par une affreuse dyspepsie; j'étais dans un état nerveux pitoyable, mon sommeil était agité et très souvent je passais des nuits entières sans pouvoir fermer l'oeil. Il m'était aussi venu une maladie de peau; mes deux mains étaient couvertes de plaies et malgré les soins de bons médecins et l'emploi d'onguents de toutes sortes, je restais toujours au même point. Les nombreux certificats que je lisais chaque jour dans les journaux m'inspiraient une grande confiance dans les Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine et dans les Pilules Rouges. J'étais alors à Québec; j'écrivis à ces médecins, leur disant tous les détails que je croyais nécessaires, et je reçus sans retard une lettre m'indiquant le traitement que je devais suivre. Je pris les Pilules Rouges tel que conseillé et je me suis guérie de la dyspepsie et des plaies qui couvraient mes mains.

Madame JOSEPH TURGEON, 215 rue Panet, Montréal.

à cette source la résignation et la force, et elle demeurait calme et maîtresse d'elle-même, en dépit des persécutions extérieures et malgré la douleur intime qui faisait saigner son coeur. Cette douleur, qui avait tué, d'un coup, chez la pauvre enfant, toutes ses aspirations à la joie et toute la gaieté de sa jeunesse, c'était la révélation de l'indignité des siens et l'anéantissement de son innocent rêve d'amour. En présence de cette lourde croix qui faisait ployer ses épaules, que pouvaient lui importer les procédés ogressifs de sa tante et cette séquestration qu'elle lui imposait? La souffrance mûrit et trempe l'âme. Peut être la jeune fille aurait-elle été impressionnée naguère par l'aspect de cette chambre ancienne, où flottait le souvenir d'une morte dont le portrait, étrangement expressif et vivant, semblait la suivre des yeux.

Maintenant, elle ne songeait pas à avoir peur. Elle vivait à volontiers, seul avec ses pensées tristes, s'occupant à lire ou à travailler, pleurant sur son amour brisé, sur son père engagé dans une voie mauvaise, pensant à Robert d'Albères, dont elle souhaitait le succès d'un voeu bien désintéressé, puisque jamais il ne pourrait être son fiancé.

Elle ne savait rien de lui, car Lucrèce l'empêchait de communiquer avec Maguette, qui seule aurait pu lui parler de l'héritier d'Albères. Mais elle avait chargé la vieille femme de porter son adieu au jeune homme, et elle ne doutait pas que le message n'eût été rempli.

Maguette, en effet, avait attendu Robert dans le chemin, à sa sortie de chez Brutus Bonin, après la révélation du vieillard. Elle ne l'avait pas découragé aussi complètement que le lui avait enjoint la je ne fille: elle s'était efforcée, au contraire, de lui faire concevoir la vague espérance de quelque chose d'extraordinaire et d'inattendu, d'une sorte de miracle qui adviendrait sans doute pour rendre accessible bonheur!

Robert lui avait tenu compte de ses bonnes intentions; il s'était ému en entendant parler d'Alice, et il n'avait pas cru devoir cacher à la vieille femme, si prudente et si fidèle, aucun détail de la conversation qu'il avait eue avec Brutus. Il lui avait même dit la pensée où il était de chercher à aboutir à la chambre se retirée par les chemins de la Grotte. Ces confidences avaient frappé Maguette, qui y réfléchissait profondément depuis.

Aussi, en apprenant la nouvelle que tout le bourg se répétait du touriste égaré dans les Grottes-Perdues, ses alarmes, d'ailleurs très vives, n'avaient été mêlées d'aucune surprise. Elle comprenait, elle, ce que le jeune marquis d'Albères était allé faire dans ces souterrains, et, tout en tremblant sur son sort, elle gardait l'invincible espoir de sa délivrance. Assise dans sa logette, la tête baissée, elle se plongeait plus que jamais dans ses réflexions et laissait, selon son habitude, s'échapper de ses lèvres des mots vagues dont personne ne s'occupait plus.

Elle entendit frapper deux coups, légers mais bien distincts, sous la partie même du plancher où reposaient ses genoux. Elle sursauta légèrement, un peu effrayée. —Qui est là? dit-elle. Une voix à peine perceptible répondit: —C'est moi, Maguette, ne craignez rien. Levez-vous de la place où vous êtes et retirez-vous au fond de la chambre.

Alice, très étonnée, obéit... Il y eut alors un craquement sec comme celui d'un ressort rouillé qui joue, et lentement, à la place où la jeune fille se trouvait tout à l'heure, plancher se souleva, Maguette apparut dans l'ouverture béante. Sans autre explication, elle dit: à suivre

L'Veil de la Chine

Mr Fernand Farjanel dans "Le Correspondant" de Paris, nous donne les plus curieux détails sur l'éveil de la Chine et particulièrement sur le développement de la Presse. Comme chacun le sait, il existe en Chine deux langues distinctes—sans parler des indombrables dialectes,—la langue vulgaire ou langue parlée et la langue littéraire ou langue écrite; cette dernière, le wenchang, est inconnue à la grande majorité de la population. Ce n'est que très récemment que la langue vulgaire a commencé à être employée dans le journalisme. Dans le Céleste-Empire, le nombre des illettrés est énorme. Néanmoins, la propagande qui se fait actuellement partout en faveur d'une représentation nationale est si enthousiaste qu'elle a fini par trouver un moyen de se faire entendre, même de ceux qui sont incapables de lire la langue vulgaire. Chaque soir, dans les villes et les villages, les Chinois aiment à se rassembler en groupes pour fumer et boire du thé une fois la journée finie. Celui qui peut lire, raconte alors à ses frères moins bien partagés, ce qui se passe dans le monde, leur fait part de réformes projetées, leur inculque, malgré lui et malgré eux, pour ainsi dire, les théories nouvelles. C'est de cette manière que les idées se répandent avec une étonnante rapidité, d'un bout à l'autre de l'Empire. C'est par ce moyen que les habitants des villages les plus reculés de la Mandchourie apprennent, tout comme les gens de Pékin, les dernières nouvelles d'Europe, les plus récentes inventions, et se réjouissent au récit imagé des prodigieux exploits de Paulhan ou de Wright. Par ce procédé, les Chinois d'aujourd'hui sont soumis à l'influence de la Presse, ils participent à la vie générale de l'humanité. Mais ce qui les passionne le plus, c'est l'espoir d'avoir enfin eux aussi, une Assemblée nationale.

Tous les Chinois qui s'intéressent à la politique de leur pays souhaitent qu'un Parlement soit établi sans délai. Le Sénat tel qu'il existe actuellement ne les satisfait pas. Ils veulent une assemblée qui ouvrira une ère nouvelle de gouvernement. Ce soulèvement d'opinion semble avoir dernièrement atteint son maximum d'intensité; c'est maintenant une vague formidable qui vient se briser au pied du trône. Sa puissance croît tous les jours. Ce changement si grave est favorisé par l'amélioration des communications à l'intérieur de l'Empire et l'augmentation prodigieuse du pouvoir de vulgarisation de la presse.

Autrefois, les journaux chinois ne s'adressaient qu'aux lettrés et n'avaient aucune influence sur la foule qui ne connaissait que la langue parlée. Ces journaux ne répondaient pas du tout aux besoins du pays et la nécessité amena la fondation d'une nouvelle sorte de journalisme "Le Pénoa", ou journaux imprimés en langue vulgaire. Ces journaux ressemblent beaucoup à ceux d'Europe ou d'Amérique. Leur tirage, qui augmente tous les jours, est généralement de 5 à 10,000 pour les quotidiens des grandes villes. Mr Farjanel nous dit avoir vu au delà de cinquante de ces journaux publiés à Mukden, à Pékin, à Hancow, à Teintsin, à Tchekiang et sur les frontières de Mongolie.

Les grands journaux, comme le "Chenpao" ou le "Sinwennpao", de Shanghai, contiennent, paraît-il, autant de matière à lire si ce n'est plus que le "Temps" de Paris. Les grands journaux se vendent trois ou quatre sous l'exemplaire, ceux qui sont moins importants un et deux sous.

GRAND TRUNK BUREAU IN LONDON.

A part of the magnificent Headquarters Building recently built by the Grand Trunk System on Cockspar Street, London, is to be devoted to the Bureau, through which is to be distributed information concerning Canada. The Standard of Empire calls it "A new Canadian Commercial Embassy". Above the main offices of the Grand Trunk are spacious rooms set apart for this work. Here visitors may rest and read the news of the Empire, ask questions and receive expert advice about the Dominion of Canada.

Upon the walls of these rooms are splendid pictures showing the progress being made by men who are building the new nation of the north.

Grand Pique-Nique a Mont-Carmel, le 2 Aout 1910

Les paroissiens du Mont Carmel invitent leurs nombreux amis de venir passer une journée de récréation au milieu d'eux. Fidèles à notre passé, rien ne sera épargné pour satisfaire les goûts les plus exquis en même temps que pour rendre la journée la plus agréable possible. Tout ce que la terre et la mer puissent produire sera à la disposition de nos aimables visiteurs. En cas de mauvais temps, le pique-nique aura lieu le premier beau jour suivant.

PAR ORDRE DU SECRETAIRE



60,000 Eggs for Hatching

Mammoth poultry yards, fine catalogue of pure bred poultry for 1910. 50 pages handsomely illustrated, 25 engravings, photos, describe 65 leading varieties of land and water fowls. Gives low prices of stock, eggs, incubators, poultry supplies. How to care for poultry and feed chickens and fatten fowls and marketing poultry of all kinds. This book is given away FREE. Send two cent stamp to pay postage. SEND TO DAY as we have only a limited supply of these books.

The J. P. Tanton Co, Box 16, Summerside

Look! Stop!! Listen!!!

Having secured a desirable place for making Photographs at Tignish, I will open for business on July 20th., 1910. Bring along your children and have them photographed. Views and Groups a specialty. Satisfaction guaranteed.

Bowness Photographer.

SUMMERSIDE, P. E. I.

Le Sirop du Dr. Coderre donne aux Enfants un Sommeil Paisible

Oh! comme les heures se traînaient et comme les minutes elles-mêmes leur semblaient cruellement lentes! Blanche, dont la nature sereine penchait toujours du côté de l'espérance, s'efforçait de faire partager à sa mère son propre sentiment: Ces grottes étaient souvent fréquentées par les gens du pays, les hommes qui étaient allés au secours de Robert devaient en connaître tous les détours; ils le ramèneraient certainement, et quel bonheur ce serait alors de se retrouver, un bonheur augmenté de toutes les angoisses subies!

—L'hôte, en écoutant ces paroles optimistes de la jeune fille, gardait le silence. Elle n'aurait pas voulu augmenter l'inquiétude des deux femmes en leur montrant les Grottes-Perdues plus dangereuses que la demoiselle ne se le figurait. Mais elle se rappelait toutes les sombres légendes gardées dans les traditions du pays sur ces routes souterraines, et elle n'osait pas non plus encourager une confiance qui pourrait rendre ensuite la déception plus cruelle. Il ne fallait rien moins qu'une situation aussi forte pour rendre muette cette brave commère, naturellement si loquace!

La mère de Robert, attristée par les épreuves de la vie et moins portée que sa fille aux prévisions heureuses, s'absorbait dans son angoisse intime, souhaitant et redoutant à la fois le retour de la petite escouade envoyée aux Grottes.

Tout à coup, on entendit au dehors un bruit de pas et de voix. —Ils sont là! dit l'hôte.

Mme Villiers blêmit, et, ayant fait un mouvement pour se lever, retomba sur son siège, prête à défaillir de nouveau.

Blanche, si confiante tout à l'heure, n'osait pas elle-même aller à la rencontre des arrivants, et, en soutenant sa mère, son bras tremblait.

Elles échangeaient un regard d'indolente détresse. A ce moment, les hommes firent irruption dans la salle. Ils ne ramenaient pas le disparu. Un cri d'indicible douleur s'éleva: —Mon fils!... —C'est la mère du jeune monsieur, et sa soeur, dit l'hôte en désignant les deux malheureuses femmes.

L'hôtelier et les paysans se découvrirent, sincèrement émus. —Vous ne l'avez pas trouvé, il est perdu?... il n'y a plus d'espoir?... interrogeait Mme Villiers en se tordant les mains.

Les hommes n'osaient répondre et se tournaient vers l'hôte, comme pour lui demander conseil. Celle-ci eut un geste évasif.

La malheureuse mère surprit ce muet colloque. —Ne craignez pas de parler, dit-elle, je veux tout savoir. Mon fils est-il mort? avez-vous vu son corps? Ou bien est-il perdu sans retour, et ne peut-on plus rien tenter?...

Les sanglots de Blanche, que la pauvre fille s'était efforcée jusque-là de retenir, éclatèrent à ces paroles de sa mère. —Madame, dit un paysan d'une trentaine d'années, qui paraissait profondément affecté par cette scène, nous n'avons pas vu, malheureusement, Monsieur votre fils, mais nous avons retrouvé ses traces.

La mère et la soeur tâchaient d'arrêter leurs larmes pour mieux écouter; l'hôte s'était rapproché, curieuse.

—Nous avons pu suivre assez aisément le fil qu'il avait attaché à une anfractuosité de rocher. Il nous a menés loin dans des couloirs où l'on ne passe jamais... puis... L'homme s'arrêta, n'osant achever.

—Oh! dites, dites! insista la

malheureuse mère, si affreux que ce soit, j'aime mieux savoir... —Eh bien! le fil aboutissait à un précipice dans lequel le peloton était tombé. Mais ne vous désespérez pas, Madame: l'eau qui est au fond de cette crevasse ne paraît pas très profonde. Si le corps du jeune monsieur s'y trouvait, il me semble qu'en penchant nos flambeaux, comme nous l'avons fait, nous l'aurions aperçu.

—Hélas! dit Mme Villiers, qui essayait en vain de se rattacher à une aussi précieuse espérance! —Demain, reprit l'homme, qui était décidément bien doué sous le double rapport de l'intelligence et du coeur, demain, nous reviendrons aux Grottes, plus nombreux, et munis de tous les outils nécessaires. Nous sonderons le trou, et si, comme nous le croyons, il est vide, nous tâcherons d'étendre encore davantage le champ de nos recherches.

—J'irai avec vous, dit Mme Villiers. —Quelques-unes secouèrent la tête, mais personne n'osa protester.

—Nous irons, ma mère et moi, affirma Blanche; si Robert vit encore, nos coeurs nous guideront vers lui.

La mère eut un geste d'inexprimable désolation qui repoussait l'illusion, trop douce et trop vaine. —Je chercherai le corps de mon enfant, dit-elle, pour lui rendre les derniers devoirs.

XVII AU CHEVET DE L'AIEULE

Dans l'antique chambre, sévère et vaste, de la dernière dame d'Albères, Alice, en long peignoir de flanelle blanche, faisait sa prière du soir.

Agenouillée aux pieds du crucifix d'ivoire devant lequel avait prié son aïeule, elle répandait ses peines en présence de Celui qui seul a la puissance de consoler. Elle puisait